

## V

Torrès, par un juste retour des choses, ne devait pas tarder à recueillir le fruit de ses perfidies.

La chute de Sombrero et ensuite la mort de Mina excitèrent les Espagnols à poursuivre avec vigueur les derniers restes de l'insurrection dans les provinces de l'intérieur et à expulser les indépendants de toutes leurs retraites<sup>1</sup>.

Los Remedios était à cette époque la seule place qui restât à ces derniers : elle était bâtie sur une chaîne de montagnes abruptes qui borne les plaines de Silao et de Penjamo, à quinze lieues de Guanajuto. La nature a imprimé dans cet endroit la diversité de contrastes qui lui est propre au Nouveau-Monde. Tandis que les plaines sont d'une fertilité telle que les plus

<sup>1</sup> Les indépendants possédaient encore en 1817, dans les provinces de l'intérieur, la *Xauxilla*, petite forteresse en terre, bâtie dans un îlot du lac de Zacapo, près Valladolid. Elle n'offrait aucun élément de résistance sérieuse ; mais c'était un des principaux centres d'opérations des patriotes : ils y fabriquaient leur poudre, et y imprimaient le journal de la République. Les membres du Congrès y tenaient également leurs séances. — Cette place fut prise à la fin de décembre 1817, par le général royaliste Anguirre.

riches moissons y viennent presque sans culture, la chaîne de collines qui les limite au nord offre un caractère d'âpreté sauvage et de désordre grandiose dont le voyageur s'étonne en pareil lieu. Ce n'est qu'un amas de sommets, de quartiers de rocs gigantesques, de pitons, affectant toutes les formes, déchirés comme si la foudre les eût frappés, étagés les uns au-dessus des autres, et séparés entre eux par des précipices, des barrancas, de larges ravins. Aucune verdure n'y croît ; l'œil ne distingue que des teintes grises et brûlées, indices des convulsions intérieures qui ont produit ces bouleversements.

Le versant du sud, en venant de Guanajuto, a reçu le nom de Tepeaca ; c'était là qu'en 1817 s'élevait la forteresse de Los Remedios, la dernière au pouvoir des patriotes. Sa position était le principal moyen de défense de cette place : on y parvenait par de hautes rampes escarpées d'une ascension impossible quand le canon les balayait de projectiles. Derrière la forteresse, du côté du versant du nord, appelé versant de Pensicola, descendait une route étroite ou plutôt un ravin, bordé d'abord de précipices à droite et à gauche, qui se relevait graduellement, et serpentait ensuite sur des hauteurs encombrées de rochers et de détritrus végétal.

Jamais les Espagnols n'avaient osé attaquer cette

place en règle; enflés par leurs succès, ils vinrent cependant en commencer le siège le 1<sup>er</sup> septembre 1817. Torrès qui avait négligé de porter des secours efficaces aux vaillants défenseurs de Sombrero, qui par un sentiment de basse envie avait paralysé tous les plans de Mina, se vit à son tour assiégé dans son quartier-général par six mille ennemis.

Le siège dura quatre longs mois! La garnison de Los Remedios dont les forces s'élevaient à deux mille hommes environ, repoussa tous les assauts. Au bout de ce temps, les Espagnols, qui s'étaient établis sur les rampes de Tepeaca, après s'être mis à l'abri du canon au moyen d'ouvrages en terre, dont des détachements occupaient toutes les hauteurs, n'avaient encore pu faire une brèche dans la place; mais ses défenseurs durant cet intervalle, avaient épuisé tous leurs vivres.

La perspective des souffrances qu'avait endurées la garnison de Sombrero se présenta à leurs yeux; il ne fallait pas songer à une capitulation avec un ennemi qui massacrait ses prisonniers: les assiégés résolurent d'évacuer la place à son insu pendant la nuit. Pour effectuer la retraite, on choisit le côté de Pensicola où il était le plus faible. Ce dessein cependant présentait de grands obstacles; le principal venait des difficultés de la route: courant à tra-

vers des ravins, des barrancas, où il était impossible d'avancer en bon ordre, elle côtoyait d'effrayants précipices. Cette circonstance rendait très-périlleuse l'ascension du plateau élevé qui faisait face à Pensicola; dans cet endroit, les Espagnols avaient construit aussi quelques retranchements. La garnison n'avait pas le choix des moyens de salut; sa situation menaçait de devenir aussi désespérée que celle des défenseurs de Sombrero à leurs derniers moments. A sa sortie de Los Remedios elle pensait pouvoir atteindre les montagnes, avant que l'ennemi, trompé par les ténèbres, se fût aperçu de sa fuite.

L'évacuation fut fixée au 1<sup>er</sup> janvier 1818.

Durant le siège les sentinelles des indépendants avaient coutume, la nuit, de s'appeler mutuellement à haute voix comme pour s'exciter à la vigilance: aussitôt que l'évacuation fut résolue, le colonel Noboa ordonna la cessation de cette pratique. Cette mesure devait avoir des conséquences fatales: l'ennemi en conclut que la garnison se préparait à un mouvement, à une retraite probablement; il fortifia ses postes et redoubla d'attention. Cependant Torrès et ses lieutenants avaient tenu leur résolution dans le plus profond secret: les officiers étrangers ne l'apprirent qu'au dernier instant.

Dans la nuit du 1<sup>er</sup> janvier, à l'heure désignée,

toute la garnison, c'est-à-dire les soldats, les gens de la campagne environnante, leurs femmes et leurs enfants qui, dès le commencement du siège, s'étaient réfugiés dans la place, se trouvèrent réunis sur cette partie du fort qui domine Pensicola. Les scènes de détresse qui se passèrent alors furent plus lamentables que celles dont Sombbrero avait été témoin : l'abandon des blessés qu'il était impossible d'emporter, la certitude de leur capture par un ennemi sans pitié, le souvenir du sort de ceux laissés à Sombbrero dans une situation pareille, étaient autant de circonstances qui rendirent le moment de la séparation plein d'horreur et d'angoisses.

Après avoir pris toutes ses mesures, Torrès, à la tête de l'avant-garde, pénétra le premier dans cette route étroite bordée de précipices, qui en cet endroit descendait derrière le fort. D'autres détachements le suivirent; mais par suite des difficultés du chemin la marche était si lente, les évolutions si pénibles que la moitié de la garnison était encore dans la place lorsque l'avant-garde heurta un poste ennemi. Une chaude escarmouche s'engagea, les cris des assaillants et des assaillis rompèrent le silence solennel de la nuit. Réveillés, mis en alerte par ce tumulte, les Espagnols s'ébranlent de toutes parts : plusieurs de leurs colonnes sortent du quartier général, et escala-

dent les rampes de Tepeaca. Trouvant la forteresse abandonnée de ce côté, ils avertissent leurs camarades campés sur le front de Pensicola que la garnison tente une retraite en cet endroit.

Immédiatement de grands feux sont allumés dans toutes les directions; leurs lueurs éblouissantes, en éclairant le fond des barrancas et le sommet des plateaux, découvrent la route des fugitifs.

Les colonnes espagnoles qui sont montées par Tepeaca redescendent avec impétuosité, l'arme en avant, sur ceux qui viennent à peine de quitter la place. L'horreur et la confusion remplacent le silence de mort observé par les fuyards : l'air retentit des blasphèmes des hommes, des lamentations des femmes et de leurs enfants, des cris de joie sauvage de l'ennemi qui tient enfin sa proie. Un grand nombre d'assiégés, saisis d'une terreur sans nom, pour éviter les baïonnettes qui menacent d'anéantir l'arrière-garde, s'élancent en foule sur la route : elle est trop étroite pour les contenir tous ; ils tombent les uns sur les autres dans les précipices qui la bordent de chaque côté, et y trouvent ou la mort ou d'horribles blessures. Ceux qui vinrent après furent plus heureux ; ils se firent peu de mal : les morts, les mourants, les blessés qui avaient en partie comblé le fond des précipices amortirent leur chute !

Aux cris de douleur dont retentissaient les échos des barrancas répondaient les railleries d'un ennemi implacable.

Dès le premier signal d'alarme, des détachements d'infanterie avaient occupé tous les défilés praticables sur les hauteurs. En dépit cependant de ces précautions quelques-uns des fugitifs parvinrent à se frayer un passage, tandis que d'autres réussirent à se cacher au fond des ravins.

L'aurore succéda enfin à cette nuit lamentable.

Les Espagnols purent prendre de nouvelles mesures pour s'assurer de leurs victimes.

On fouilla chaque rocher, chaque buisson; tous ceux qui s'y étaient cachés furent immédiatement mis à mort sans distinction de sexe! Il se passa des scènes de barbarie auxquelles l'imagination n'ose s'arrêter!!!

Un officier indépendant, D. Esme Arroyo, blotti dans une excavation de rocher, est découvert; les soldats espagnols l'entourent avec des hurlements de joie sauvage: l'un d'eux l'étend à terre d'un coup de sabre, les autres l'achèvent impitoyablement avec leurs baïonnettes. Puis comme si leur cruauté ne se trouvait pas encore satisfaite, ils se précipitent sur ce corps troué de blessures, en arrachent le cœur et les entrailles!!!

Pendant que l'on s'acharnait ainsi contre les fugitifs, des lanciers entourèrent l'ambulance de la forteresse où étaient les blessés et y mirent le feu. Ceux qui s'efforçaient d'échapper à l'embrasement étaient rejetés à coups de lance au milieu des flammes.

Un certain nombre de prisonniers, cependant furent d'abord épargnés; on les employa à démolir Los Remedios. Ces malheureux croyaient avoir la vie sauve. Vain espoir! quand la forteresse ne fut plus qu'un amas de décombres, on les fusilla.

Terminons le récit de ces horreurs.

L'évacuation de Los Remedios est un des épisodes les plus lamentables de l'histoire de la guerre de l'indépendance mexicaine. Les Espagnols s'en réjouirent comme d'un glorieux triomphe: ce nouveau succès, joint à la chute de Sombrero, à la mort de Mina, à la terreur des provinces de l'intérieur, put leur faire croire que la Nouvelle Espagne était à jamais retombée sous le joug de son impitoyable métropole!

## VI

Torrès sorti le premier de la forteresse avec l'avant-garde, échappa à cette boucherie; il se réfugia dans les montagnes de *Penjamo* où les Espagnols n'o-

sèrent pas le poursuivre. Mais avec Los Remedios étaient tombés sa force et son prestige; ses lieutenants étaient dispersés, fugitifs; il n'avait plus d'armée régulière, plus de place forte. Entouré d'une troupe de huit ou neuf cents cavaliers, il errait dans le territoire qui appartenait encore aux indépendants. Son esprit était devenu la proie des terreurs : pour dépister ses ennemis il avait renoncé à fixer son quartier général; jamais il ne campait deux jours de suite dans le même endroit, et la nuit quelques cavaliers veillaient près de sa tente avec des chevaux sellés, bridés, prêts à être montés au moindre signal d'alarme. Les revers, au reste, n'avaient pas modifié le caractère du padre; des actes de violence ou de cruauté signalaient presque toujours son passage.

..... Sur ces entrefaites, le congrès qu'il avait formé, lors de sa nomination de généralissime, se dispersa de lui-même : un autre congrès, composé de cinq membres, se reconstitua presque immédiatement. Ses premiers soins furent consacrés à un débat qui s'était élevé entre Torrès et quelques-uns de ses officiers.

La violence habituelle de celui-là en avait été la source.

Le nouveau congrès, après avoir soigneusement examiné cette affaire, donna gain de cause aux offi-

ciers contre leur chef, et se décida même à lui enlever enfin cette autorité et ce titre de généralissime dont il avait tant abusé, pour les conférer à un autre plus digne.

A cette époque, se trouvait dans les provinces intérieures, un de nos compatriotes, qui avait déjà rendu quelques services à la cause de l'indépendance, dont l'énergie et les talents militaires inspiraient une grande confiance aux Mexicains : le congrès, influencé par ces considérations, oubliant sa nationalité en présence de ses services, jeta les yeux sur lui et le choisit pour remplacer le padre Torrès dans le poste de généralissime. Ce compatriote n'était autre que le lieutenant-colonel Jean Arago, le second des frères de ce savant<sup>1</sup> qui a déjà fait tant de découvertes dans les sciences.

La destinée l'avait pris de loin, et ses antécédents ne semblaient pas promettre un généralissime des débris de l'insurrection mexicaine. Né à Estagel en 1788, Jean Arago était en 1815 caissier de la Monnaie de Perpignan; une dénonciation indigne (chose commune dans ce temps de réaction) vint lui faire perdre sa place. Il s'embarqua alors, sans but arrêté, pour les États-Unis; au commencement de 1817, il se

<sup>1</sup> M. François Arago, de l'Institut.

trouvait à la Nouvelle-Orléans avec peu de ressources, cherchant l'emploi de ses capacités : le hasard le mit en relations avec Mina qui était précisément dans cette dernière ville, achevant les préparatifs de son expédition au Mexique. Il accepta la proposition de se joindre à lui, et eut un commandement dans cette petite armée qui devait se signaler par tant de prouesses.

L'ancien caissier de la Monnaie de Perpignan rendit d'importants services à Mina, obtint par sa bravoure le grade de lieutenant-colonel, et eut le bonheur d'être au nombre des treize hommes qui survécurent à toute l'expédition. Après la mort de son chef, il resta au Mexique à défendre une cause que l'exil avait faite la sienne <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Depuis 1818 jusqu'à 1821, où les soldats de l'indépendance firent leur entrée à Mexico, tout fut dangers et travaux pour Jean Arago. Poursuivi, traqué, il lutta sans cesse contre les Espagnols avec des alternatives de revers et de succès. Après la proclamation de l'indépendance, il reçut en retour de ses services le grade de général, et resta attaché à l'armée mexicaine. Caractère intègre, tour à tour ami et compagnon d'armes des hommes qui ont gouverné le Mexique, il ne chercha jamais à s'élever par l'intrigue ou la faveur. Né sur une terre étrangère, il comprit qu'il avait à faire plus que les enfants du Mexique pour être vu sans jalousie, dans cette seconde patrie que l'exil lui avait donnée. Sa bourse fut toujours ouverte à ses compatriotes, et plus d'une fois sa protection préserva du pillage le quartier des négociants français. Il rendit de grands services à Santa Anna, pour lequel il professait une amitié sincère. En 1836, bravant des symptômes d'hydropisie, Arago voulut suivre l'expédition du Texas ;

Torrès dépossédé, protesta contre cette élection, mais n'ayant plus d'appuis pour les soutenir, ses protestations se perdirent dans le silence. Abandonné de tous, également détesté des patriotes et des royalistes, le padre se cacha-t-il pour éviter les effets de cette animadversion générale, ou périt-il d'une mort ignorée, l'historien ne peut que conjecturer. A partir de 1817 on perd complètement sa trace, et l'on ne voit heureusement plus son nom figurer dans les affaires du Mexique.

mais dans les derniers jours de juin, il rentra à Mexico où il mourut le 9 juillet 1836; et cet homme qui avait gouverné les provinces où sont les plus riches mines du Mexique, ne laissa pas à sa mort la somme nécessaire aux frais de sa sépulture.

L'EMPEREUR ITURBIDE.